



Christian Ferrand

LA
COÏNCIDENCE
DES
INTENTIONS

Christian Ferrand

La Coïncidence des
Intentions

© Christian Ferrand, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4877-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Juin 1981

Au volant de sa BMW520i garée en double file, le type paraissait nerveux. Les portières arrière entrouvertes laissaient supposer qu'il attendait du monde.

« *Deux heures du mat ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent ?* », pensa-t-il.

Il n'eut pas à s'impatienter plus longtemps. Des cris et des hurlements déclenchèrent chez lui un processus parfaitement rodé. Contact. Phares. Frein à main desserré. Débrayage. Première engagée. Petits coups secs d'accélérateur et mains crispées sur le volant. Dix secondes plus tard, deux types surgissaient du coin de la rue, courant comme des dingues. Ils s'engouffrèrent dans la BM qui démarra en rugissant.

Première à droite. Trente mètres plus loin, au beau milieu de la rue, un quidam gesticulait. Sur le trottoir, une femme, la sienne, gisait, le visage en sang.

— Fonce et t'occupe pas de ce sale bourgeois ! cria le plus jeune.

Les phares allèrent à la rencontre du petit gros qui gueulait comme un goret qu'on conduit à l'abattoir. Un choc. Le type fit un soleil magnifique et retomba lourdement sur le bord du trottoir, la tête éclatée. Il ne gueulerait plus jamais. Les deux passagers enlevèrent les bas de nylon qui dissimulaient leurs tronches de voyous.

La BM poursuivit sa course à travers Paris, sans encombre. Au volant, Trinet s'éclatait. Les belles bagnoles, il aimait ça. Surtout celles qui ont quelque chose entre les roues. Celle-là justement, elle obéissait au doigt et à l'œil, avec finesse et nervosité. Trinet, c'était un traîne-savates, un pauvre type sans envergure. Pas très futé, mais très méchant. Un vrai teigneux ce mec-là. Quarante-cinq ans, le cheveu rare, une gueule de tueur. Un dingue du rasoir, pas du Gillette deux lames. Quand ça lui prenait de vouloir raser un type, c'était fait une bonne fois pour toutes. Ad vitam aeternam ! Caïn, qu'ils l'appelaient ses potes. À cause d'une vague affaire de famille... Son frère mort dans d'étranges circonstances... La gorge tranchée !

— Alors ? demanda-t-il aux deux compères qui avaient vidé le contenu d'un sac à main et d'un portefeuille sur la banquette arrière.

— Pas trop mal. Elle voulait pas le lâcher son sac, la vioque. Elle s'est pris un coup de crosse dans la poire... Quelque chose de soigné ! répondit le plus vieux.

La quarantaine bedonnante, une vraie tronche de bagnard. Amoureux fou de son puissant Colt45 calibre 11,43. Il prétendait toujours qu'il s'agissait de l'arme de son père, résistant lors de la dernière guerre. Tu parles ! Il l'avait même pas

connu son père. Pour l'état civil, c'était Bérard. Pour les flics et les intimes, l'Œil. Dans une rixe, il en avait perdu un. Façon de parler, il y était toujours mais ne lui servait plus à rien.

Le troisième, plus jeune, paraissait diriger les opérations. Une gueule à faire du cinéma. Grand, un regard dur, gris acier. L'archétype du loubard : jean, blouson, rangers. Son arme préférée : un Colt Python calibre 357 Magnum. Très efficace. Il ne connaissait pas les deux autres depuis très longtemps mais les finalités de leurs existences se superposaient. Casser du bourgeois, du français moyen, faire du fric facilement et surtout se shooter à l'adrénaline. Sans gros risques. Et à l'occasion, dézinguer des flics, plus dangereux mais plus excitant dit-il ce dernier. Il alluma une gitane sans filtre, sa drogue à lui.

— Alors Marc, tu te défonces ? demanda son voisin en riant.

— T'occupe ! rétorqua l'autre.

— Hé les mecs ! Matez-moi ces deux enfoirés et cette nana ! lança Caïn en pointant un doigt sur le pare-brise.

— Belle occase ! On fonce !

— OK mais je viens avec vous. J'en ai ma claque de faire le planton à attendre dans la bagnole.

La rue était déserte. Seules les futures victimes martelaient de leurs pas secs les pavés inégaux du trottoir. Une voiture passait parfois au loin, sur un boulevard. La BMW dépassa les noctambules et se gara vingt mètres plus loin. Les trois comparses enfilèrent des bas de nylon sur leurs tronches patibulaires. Encore quelques secondes et leurs proies seraient à leur portée. Le glissement d'un rasoir qui sort d'une poche. Deux déclics de crans de sûreté. Les portes de la 520i claquèrent en même temps. Les deux mecs en costards et nœuds pap s'arrêtèrent net en voyant fondre sur eux trois anges de la mort masqués. La nana poussa un petit cri de surprise et de peur.

— Alors les bourgeois. On prend le frais ? susurra Marc Vignal sur un ton pervers en pointant son 357 en direction de la fille.

— Allez les caves. Par ici la monnaie, renchérit Caïn en tripotant son coupe-choux.

— Hé les gars. Pas de ça avec nous, répliqua avec aplomb le plus vieux des bourgeois. On est du même monde. Savez-vous à qui vous parlez ? Apparemment non !

Pendant que le truand à la crinière blanche tentait de les endormir avec son état-civil, son curriculum vitae et son casier judiciaire, l'autre n'était pas resté inactif. À moitié caché par la fille, il avait lentement, très lentement, déboutonné sa veste. En descendant vers la ceinture sa main droite, il avait saisi la crosse

d'un Beretta. En une fraction de seconde, un canon luisait au bout de son bras. Une détonation creva le silence nocturne. Le type s'écroula, la gueule en sang. L'Œil avait visé juste malgré son infirmité. Il avait suivi attentivement le manège. Aucune chance pour son adversaire. La fille se jeta sur le cadavre encore chaud et se mit à hurler. Un truc à rameuter tous les poulets du quartier. Sans compter qu'avec le coup de pétard les honnêtes gens du voisinage allaient les informer qu'il se passait quelque chose de pas très catholique dans leur rue.

— Traînons pas ici ! fit remarquer pertinemment l'Œil.

— OK. On y va ! répondit Marc en ajustant le vieux.

Seconde détonation. Le truand n'eut pas le temps d'avoir peur. Sa chemise blanche avait changé de couleur. Caïn fit un pas en avant, son rasoir à la main... Mais déjà l'Œil et Marc détalèrent. La bonne femme ne dut son salut qu'à l'impérieuse nécessité qu'avaient ses agresseurs de mettre les bouts.

Première... La BM laissa de la gomme sur la chaussée. Deuxième... Le temps de laisser monter le régime. Troisième...

— Ça baigne les mecs ! lança triomphalement Caïn.

Feu rouge. Merde ! On passe... tant pis pour les autres. Heureusement personne... Sauf... Un gyrophare bleu dans le rétro. Hurlement de sirène en prime.

— Les flics en chasse, ricana le chauffard. Un peu ridicules avec leur Renault.

120. 130. 140. Un vrai festival sur les Maréchaux. Trois heures du mat. Pas un chat... ou presque. Du velours pour le virtuose du volant.

— Ouais, Caïn, ouais, se mit à gueuler l'Œil. T'es un gros malin et les flics sont des cons. Mais eux, mon pote, ils ont de l'essence dans leur caisse. Et même si elle va pas vite, elle nous rattrapera quand on sera à sec.

— Merde l'essence ! jura Caïn. Dans le rouge. On se méfie jamais assez lorsqu'on pique une bagnole.

La BM fonçait, toujours à fond, grillant allègrement tous les feux rouges qui illuminaient sa trajectoire.

— Maintenant, tu vas faire ce que je te dis ! trancha Marc Vignal. Et pose pas de questions. Tu ralentis et tu les laisses venir ces pourris ! Tout en douceur !

L'ordre fut compris. La vitesse chuta. 120. 100. 80. 60. Le gyrophare se rapprocha à la vitesse grand V. Marc hurla :

— Plante-leur un coup de frein à ces connards !

La Renault s'arrêta si près qu'ils virent très bien la tête des trois modestes fonctionnaires qui faisaient du zèle pour un salaire dérisoire. Le corps à moitié hors de la BMW, par la vitre arrière, Marc Vignal fit un véritable carton. Il tira

jusqu'à épuisement de son chargeur. Le pare-brise de la Renault 18 vola en éclat sous le premier impact. Le thorax du chauffeur sous le deuxième. Les deux autres flics eurent aussi leur compte, l'un d'une balle en plein cœur, l'autre la tête éclatée. Caïn, qui avait tout compris, accéléra et prit la première rue à gauche. Cent mètres plus loin, le moteur cafouilla puis cala. Ils bondirent sur la chaussée et se fondirent dans la nuit, leur complice.

*

* *

Rue des Saussaies. Ministère de l'Intérieur. L'inspecteur Marc Vignal passa sous le porche et fit un bref salut au planton. Sa journée s'annonçait lugubrement identique aux précédentes. Recherches de documents. Photocopies. Classement de dossiers. Un boulot complètement débile. Vignal n'était pourtant pas un mauvais flic. Il avait échoué dans ce cul de sac paperassier à la suite d'un malheureux concours de circonstances qui l'avait aigri définitivement et avait fait naître en lui des sentiments qui lui étaient jusqu'alors inconnus : la haine et une soif de vengeance. Une haine féroce, inextinguible et une soif de vengeance qui resterait sans doute inassouvie jusqu'à la fin de ses jours. Lorsqu'il avait intégré la police nationale au grade d'inspecteur voilà cinq ans, il avait pour ambition de gravir les échelons et de passer le concours de commissaire. Un idéal professionnel pour lui. Diriger des groupes d'inspecteurs, organiser des opérations délicates dans le milieu du grand banditisme, démanteler des réseaux de toutes sortes, traquer le malfrat... Bref un rôle de patron, incorruptible et intraitable avec la canaille.

Hélas pour lui les choses ne se déroulèrent pas exactement comme il les avait prévues. Avec le groupe auquel il appartenait, au SRPJ de Versailles, il avait été confronté à ce que tout policier redoute dans sa carrière. À savoir la mort d'un collègue au cours d'une opération. Cet événement se produisit lors d'une intervention à haut risque dans la planque d'un trafiquant d'héroïne de grande envergure. C'était il y a un peu plus de deux ans de cela, en février 1979. Le problème c'est que le collègue en question, Joël Berthier, un jeune inspecteur comme lui, un camarade de promotion avec lequel il avait sympathisé, avait été malencontreusement abattu par leur chef de groupe, l'inspecteur divisionnaire Max Péchard. Lors de cet assaut au domicile du voyou, Péchard et deux de ses inspecteurs – Marc Vignal et son collègue Joël Berthier – se retrouvèrent tous trois coincés dans un étroit couloir, isolés du reste du groupe. Ce qu'il se passa réellement ensuite, c'est que le chef de groupe Péchard paniqua et fut un peu trop prompt à faire usage de son arme alors qu'il n'était même pas menacé. Il

tira par inadvertance sur Joël Berthier qui, atteint à la tête par une balle de calibre 7,65, s'écroula raide mort. Puis, le flic maladroit, prenant subitement conscience des conséquences de son geste hasardeux, rectifia le tir. Il exécuta alors littéralement et délibérément le trafiquant d'héroïne qui ne portait même pas d'arme sur lui.

Marc Vignal ne dut son salut qu'à l'arrivée du reste de l'équipe car l'inspecteur divisionnaire Max Péchard était sur le point d'effacer toute trace de son erreur en supprimant le seul témoin restant de cette lamentable affaire. En effet, il avait fait volte-face et avait levé son Beretta 70 en direction de Vignal. Péchard était en train de viser Vignal lorsque l'arrivée opportune de ses collègues avait interrompu son projet meurtrier. Dans le tumulte qui s'ensuivit, Péchard accusa Marc Vignal d'être l'auteur des tirs létaux contre son collègue et le trafiquant. Il fit en sorte que son arme – un Beretta 70 calibre 7,65 – le même que le sien, lui fut retirée sur le champ. Malgré son refus et son opposition, Vignal fut désarmé de force par ses collègues. Il s'insurgea violemment contre les mensonges de son supérieur hiérarchique qui l'accusa de plus belle de la mort de son collègue. Dans ce genre d'affaire, en l'absence de témoin, c'est toujours parole contre parole. Mais que valait la parole d'un jeune inspecteur de vingt-sept ans ayant trois ans d'ancienneté dans la police nationale contre celle de son chef de groupe, inspecteur divisionnaire, de plus de vingt ans son aîné, un policier aux états de services irréprochables après vingt-cinq ans de carrière ? Le seul témoin qui aurait pu rétablir la vérité, le trafiquant, avait été éliminé sur le champ par Max Péchard.

Grâce à des complicités internes, l'inspecteur divisionnaire Péchard – un homme sans foi, ni loi pour qui la fin justifie toujours les moyens – parvint à faire en sorte que son subordonné, l'inspecteur Marc Vignal, soit accusé de cette bavure impardonnable. Dans les minutes qui suivirent la mort de l'inspecteur Joël Berthier, au domicile du trafiquant, Péchard avait procédé à l'inversion des armes, la sienne et celle qu'il avait confisquée à Vignal, deux Beretta 70 strictement identiques. Ainsi, bien avant le début de l'enquête, une preuve accablante désignait Marc Vignal comme l'auteur des tirs irresponsables. Le Beretta de Péchard fut d'emblée attribué à Vignal. Puis des amis de l'inspecteur divisionnaire, fonctionnaires à IGP (Inspection Générale de la Police Nationale) chargée de l'enquête, fermèrent les yeux sur certains points qui auraient permis de mettre en évidence que Marc Vignal n'était pas le propriétaire du Beretta 70 qui avait été utilisé et n'était donc pas l'auteur des coups de feu mortels. Ils orientèrent les investigations de telle sorte que la culpabilité de Marc Vignal fut incontestablement reconnue. Que pouvait faire le jeune inspecteur face à l'accusation verbale de son chef, accusation réitérée dans un

rapport détaillé et circonstancié ? Que pouvait-il faire, confronté aux accusations formulées dans les conclusions de cette enquête bâclée conduite à charge à son encontre ? Rien. Absolument rien ! De surcroît, il fit l'objet de pressions de la hiérarchie policière au plus haut niveau et comprit très rapidement qu'il serait définitivement seul contre tous. Il était victime du syndrome de la mouche dans un bocal. Il sombra dans une grave dépression et songea même au suicide. Ecœuré par une telle manipulation de la vérité et par tant de malhonnêteté, il traîna son amertume dans un hôpital durant plusieurs semaines. Après des surdoses d'antidépresseurs et autres neuroleptiques ou anxiolytiques, il émergea, définitivement meurtri, de ce cauchemar.

La police qui avait intérêt à étouffer cette lamentable affaire lui colla en tout et pour tout un blâme sans le révoquer. Il valait mieux l'avoir en permanence sous surveillance plutôt que de le savoir hors des structures de la Grande maison et par conséquent incontrôlable. Après lui avoir bien fait comprendre qu'il valait mieux pour tout le monde et surtout pour lui, qu'il la ferme et qu'il adopte un profil bas, il fut définitivement banni des services opérationnels et affecté au service des archives du Ministère de l'Intérieur. Paradoxal peut-être ? Pas si sûr car son chef de service, un commissaire placardisé comme tous les flics affectés dans ce service, avait la réputation d'un homme dur, très dur même. Un colosse un peu trop impulsif. Affecté là après ce qu'il est convenu d'appeler pudiquement une bavure. Un dealer qu'on lui avait confié pour interrogatoire. Un coup malencontreux, plus fort que les autres. Le commerçant avait expiré. Affaire étouffée comme il se doit. Mutation aux archives où tous les employés filaient droit sous la fêrule de ce commissaire extrêmement dangereux.

Dans ce service, l'inspecteur Marc Vignal n'était même pas scribouillard. Plutôt manutentionnaire. La déchéance pour un poulet de son rang. Les heures réglementaires s'égrenaient. Lentement. Mais peu à peu il se reconstruisait. La seule issue qu'il entrevit à son mal être fut la vengeance alimentée par la haine de tout ce qui peut représenter l'autorité, la hiérarchie, la police en général et un policier en particulier, l'inspecteur divisionnaire Max Péchard. Il avait décidé de lui faire payer très cher la mort de son collègue et de lui avoir fait injustement porter le chapeau de ses actes. Mais il avait à faire à un type rusé, très méfiant et prêt à tout pour défendre sa peau. Pour mener à bien ce projet, il se rendit compte que tout seul il lui serait très difficile de débarrasser la planète de ce type infect. Aussi, il se mit en tête de « recruter » un acolyte pour l'assister dans ce macabre projet. « *Mais où diable trouver un tel individu ?* » se demanda-t-il. Après réflexion il opta pour la solution la plus facile et certainement la plus efficace. Comme il travaillait aux archives de la police nationale, il put aisément accéder au fichier de tous les individus fichés pour avoir commis un délit, petit

ou grand. Il rechercha dans la catégorie des voyous violents qui avait déjà un lourd passé judiciaire et qui étaient censés vivre en région parisienne.

C'est en procédant de la sorte que parmi plusieurs centaines de candidats potentiels, l'inspecteur Vignal en sélectionna un particulièrement dangereux au vu de son impressionnant pédigrée. Un dénommé Trinet, surnommé Caïn dans les milieux bien informés. Au terme d'une enquête qui lui prit quelques semaines, Marc Vignal réussit à le localiser dans la banlieue Nord de Paris. Il entra ensuite en contact avec lui en se présentant comme une sorte d'apporteur d'affaire. Mais il fut confronté tout de suite à un problème, et non des moindres. Le surnommé Caïn était comme qui dirait cul et chemise avec un type dénommé Bérard ayant pour surnom l'Œil. Deux inséparables. N'agissant jamais l'un sans l'autre. « *Qu'à cela ne tienne, je vais prendre le lot* », se dit Marc Vignal. Comme prévu, confronté à des rustres au QI proche du niveau qui pouvait les classer dans la catégorie des débiles profonds, il les mit dans sa poche en deux temps, trois mouvements et quatre coups de cuillère à pot. Les deux autres, attirés par l'appât du gain, gobèrent ses promesses d'optimiser leur patrimoine avec quelques coups bien choisis et sans trop de risques. C'est ainsi que l'inspecteur Marc Vignal, en taisant bien évidemment son appartenance à la police nationale, fit équipe avec Caïn et l'Œil. Son objectif ultime avec ce duo de dingues : flinguer l'inspecteur divisionnaire Max Péchard lorsque les deux malfrats seraient suffisamment en confiance et surtout lorsque l'opportunité se présenterait de se débarrasser de ce sale flic menteur, assassin de son pote Joël Berthier et fossoyeur de sa carrière au sein de la police.

Comme tous les autres jours, le chef de service vint demander à Marc Vignal un dossier alors qu'il s'apprêtait à partir, histoire de l'emmerder.

— Bien, Patron. Je vais faire des recherches, répondit-il sur un ton faussement servile. « *Tu me les casses, le vieux, avec tes dossiers. C'est pas pour rien qu'on te surnomme Tchaïkovski dans le service* », pensa-t-il.

Vingt minutes plus tard, il était dans la rue et ouvrit le second paquet de gitanes sans filtre de la journée. L'odeur des gaz d'échappement le prît à la gorge. Il s'engagea dans la rue Miromesnil et suivit le courant des besogneux qui se hâtaient vers la station de métro. Pour contraster avec son boulot de con, Vignal aimait se saper. Costard, cravate, attaché-case. Du genre à avoir une carte American Express dans ses fouilles. Avec sa dégaine de jeune cadre dynamique très BCBG, il était tout à fait dans le ton de la grande farandole parisienne des soirs laborieux.

Il s'engouffra dans le métropolitain. Les effluves des égouts remontaient